

# NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

24 mars 2019

Pascale Renaud-  
Grosbras

Textes :  
**Luc 13.1-9**

## Notes bibliques

Il n'y a pas de parallèle à ce texte dans les autres évangiles synoptiques : ce passage appartient au bien propre de Luc. Du point de vue du genre littéraire, il s'agit d'un apophtegme : l'auteur expose d'abord un incident puis le discours du maître qui y répond et qui en réfute une première interprétation, avec la formule : « estimez-vous que (pensez-vous que)... non, je vous le dis ». Jésus invite ses auditeurs à une conversion, c'est-à-dire à changer de point de vue. Il s'agit de mettre en cause une théodicée (litt. « justice de Dieu », un système de pensée destiné à articuler ensemble et sans contradiction l'énigme du mal et l'idée de toute-puissance de Dieu) qui veut que tout péché mérite punition divine et donc, inversement, que toute bonne action mérite récompense. Jésus met en crise cette théorie : elle ne parle pas du Dieu qui l'envoie.

Au v.1, des porteurs de mauvaises nouvelles viennent annoncer à Jésus que Pilate (mentionné une première fois en passant en Lc 3,1) a « mêlé le sang de Galiléens avec celui de leurs sacrifices ». On peut imaginer que ce massacre eut lieu lors d'une fête de la Pâque, au moment où les gens pieux venaient au Temple de Jérusalem pour offrir des animaux en sacrifice ; peut-être Pilate a-t-il ainsi voulu réprimer une sédition, de manière particulièrement brutale. Il ne s'agit pas seulement de sang versé, mais mêlé à celui d'animaux (donc rendu impur), au milieu du Temple, lieu sacré par excellence. L'horreur de ce crime, selon la théodicée qui établit un rapport direct entre crime et châtement, doit signifier que Dieu a puni d'énormes péchés.

Jésus rejette cette logique : il n'y a pas de proportionnalité entre une faute et une punition divine aveugle et sourde, il n'y a même pas de rapport du tout. Au raisonnement mécaniste, il oppose la réalité d'une relation. Dieu n'est pas un Dieu qui punit, mais un Dieu qui en appelle à la conversion, au changement de regard. Il s'agit de *metanoia*, de conversion. Jésus, en s'adressant directement à ses interlocuteurs, ne



traite pas d'une question métaphysique détachée de toute réalité humaine ; il les implique de façon dynamique dans un projet de relation. C'est d'eux qu'il s'agit. Voilà où se situe la conversion : il ne s'agit pas de juger le péché des autres, mais de reconnaître le sien et de se laisser atteindre par Dieu dans ce mouvement pour une vie nouvelle. C'est dans la vie de chacun que ce drame se joue, pas sur une scène divine et lointaine, aux mains d'un Dieu cruel et imprévisible.

Un nouvel exemple dit les choses autrement : les victimes de la chute d'une tour ont-ils été tués parce qu'ils étaient en dette envers Dieu ? Là encore, la question égare. Il ne s'agit pas d'une logique de donnant-donnant avec Dieu (pour effacer nos dettes, il efface notre vie), mais d'entrer dans une autre compréhension de la dette : ce que Dieu nous donne, il ne le reprend pas par la mort, car il l'a offert pour la vie. Et même : sans la reconnaissance de ce don, il n'y a pas de vie possible : « *sinon, vous périrez tous de même* ».

La parabole mise en œuvre ensuite dans le texte lucanien met en scène deux personnages, un propriétaire déçu et son employé, le vigneron, qui intercède pour l'arbre stérile. Il n'y a pas de conclusion à l'histoire : le lecteur est ainsi appelé à réfléchir à la signification du texte et aux conclusions qu'il en tire pour lui-même. La métaphore semble claire : le propriétaire est Dieu, le figuier représente l'humain qui se reconnaît dépendant de Dieu et le vigneron intercède pour lui auprès de Dieu. Mais comment comprendre la dépendance entre cet humain et Dieu ? Il se déploie ici ce que Jésus a mis en question auparavant : comprendra-t-on la parabole comme l'illustration d'un principe de donnant-donnant, ou la mise en œuvre d'une saine relation de confiance ? Les enjeux sont importants.

Non seulement l'arbre ne produit rien, mais en plus il coûte, puisqu'il appauvrit le sol de la vigne. Qu'un tel arbre soit condamné n'a rien de surprenant. La parabole, ensuite, ménage une surprise. Le vigneron, qui est un employé et donc hiérarchiquement inférieur au propriétaire, impose pourtant son point de vue face à son patron. Qu'on pense à Abraham plaidant avec Dieu pour le sort des habitants de Sodome : c'est la même structure narrative (Gn 18,16-33).

Le vigneron a un an pour mettre en œuvre son projet afin de sauver l'arbre récalcitrant. La fin de la parabole ne résout pas la tension : si l'arbre persiste à ne porter aucun fruit, alors il sera mis à mort. N'effaçons pas trop vite cette tension ; c'est le lieu de la prise de décision, de la conversion, du mouvement même infime qui pousse à voir autre chose. C'est tout le génie des paraboles.

Une interprétation christologique insistera sur l'identification du vigneron au Christ, qui prend soin du peuple que Dieu lui a confié et intercède pour lui ; l'histoire de la réception montre que ce n'est pas la seule interprétation possible, d'ailleurs de nombreux textes bibliques se servent aussi des images du figuier et de la vigne pour les déployer autrement. Comme pour toute parabole, l'essentiel ne tient sans doute pas à l'identification exacte des protagonistes, mais à l'ouverture d'un autre possible. Le figuier n'est pas condamné, mais à quoi cela ouvre-t-il, dans l'urgence du temps donné ?

## Prédication

Cet arbre-là ne voulait plus porter de fruits. Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Il était au milieu de la vigne et ne pouvait porter de raisin. Son destin était de porter des figues. Il se trouvait par hasard au milieu des vignes, différent de tous, soumis aux mêmes vents et au même soleil, au même rythme des saisons qui fait monter la sève, fleurir les fleurs et mûrir les fruits. Mais il s'est arrêté et les fruits, les siens, ne sont pas venus. Il est comme mort au milieu de cette nature qui continue à agir partout autour de lui. Et alors ? Qui s'en soucie ? Ca devrait être indifférent au monde qu'un figuier se laisse mourir. Ca pourrait être un simple incident de la nature qui passe inaperçu.

Mais quelqu'un s'en soucie. Quelqu'un s'approche et cherche les fruits. Il s'attendait à se réjouir de ce que l'arbre était en vie. Il s'attendait à se régaler des fruits de la vie et à la célébrer.

Mais outre le figuier, il y a deux personnages dans notre parabole. Le premier, le propriétaire, se met en colère. Il ne se contente pas de regretter que le figuier se soit résolu à ne plus produire de fruits. Il lui reproche de consommer inutilement la richesse du sol. A quoi sert-il alors ? Qu'on le coupe ! qu'on le mette à mort et qu'on l'enlève de là ! Ca fait trop longtemps qu'il prend pour rien le don qui lui est fait, la richesse de la terre, l'eau qui l'irrigue, le terrain qui retient ses racines, le vent qui fait bouger ses feuilles. De quel droit consommerait-il tout ça, pour rien ? Qu'on le coupe !

Le deuxième personnage, le vigneron, a une toute autre réaction. Et pourtant, si c'est un bon ouvrier, il sait parfaitement que soigner un arbre stérile, ça n'a strictement aucun intérêt. Au bout de trois ans, si un arbre lambda n'a plus rien donné alors que les conditions sont normales, c'est qu'il ne donnera plus rien. Alors cette parabole nous parle-t-elle d'un piètre ouvrier agricole ? Ou s'agit-il d'autre chose ?

Pourquoi certains arbres ne profitent pas du sol alors que d'autres juste à côté croulent sous les fruits, c'est un mystère. On ne peut pas dire que les uns l'aient mérité et pas les autres. Ils n'ont rien fait de spécial qui leur vaille un traitement particulier.

Les Galiléens dont quelques-uns viennent rapporter à Jésus le sort funeste n'avaient pas mérité de mourir : ils n'avaient rien fait qui puisse les condamner à mort. Jésus nous le dit et nous en avons l'assurance, Dieu n'est pas un Dieu aveugle qui punit les uns et récompense les autres, en accordant à certains de vivre et en condamnant les autres à une mort terrible. A ceux qui craignent un Dieu vengeur, Jésus dit : ce n'est pas en regardant la mort des autres et en les soupçonnant d'avoir péché que vous serez sauvés. Votre salut ne dépend pas de ça. Retournez-vous ! Au lieu de regarder avec soupçon votre prochain, regardez vers la vie qui vous est donnée ! La conversion ça veut dire ça, précisément : cesser de regarder vers la mort des autres pour entrer avec joie dans notre vie à vous, celle qui nous est donnée en abondance. Se convertir, ça veut dire cesser de croire à un Dieu vengeur et terrible, pour contempler le mystère d'un Dieu qui nous veut vivants, debout, les racines fermement plantées dans la terre qu'il nous donne en abondance.

Ca veut dire croire enfin à un Dieu qui se soucie de nous, même épuisés, même écrasés par la vie, même résolus à ne plus jamais donner de fruit. Un Dieu qui, au défi de toute logique, choisit de mettre son énergie au service

d'un arbre qui ne voulait plus croire à la vie. Loin de lui reprocher d'épuiser le sol, il va encore bêcher et améliorer la terre autour de ses racines, il va lui donner à boire et à manger. Loin de vouloir le couper et le mettre à mort pour toujours, il va attendre, attentif, plein d'espérance, que s'accomplisse le retour à la vie. Avec une patience et un amour infinis.

Lui aussi attend le fruit. Mais il l'attend comme une promesse, comme la preuve que la vie est bien là. Pas comme le propriétaire de la vigne qui ne l'attend que comme un dû, comme le remboursement d'une dette infinie. Parce que le propriétaire de la vigne, ce Dieu terrible qui nous fait si peur quand nous sommes égarés, nous avons l'impression qu'il prétend seulement récupérer son dû. Il donne la terre, il veut les fruits. Et s'il n'y a pas de fruit, alors il met à mort sans plus se poser de question. Oh, certes, au bout de trois ans seulement, mais il est implacable.

Est-ce à ce Dieu-là que nous pouvons croire ? Je crois, moi, que le véritable péché c'est de se laisser à aller à croire à ce Dieu terrible. Si nous nous laissons aller à croire à ce Dieu-là, c'est la mort qui nous attend. Nous n'aurons jamais fini de rembourser la dette et nous nous épuiserons à essayer. Notre vie entière y passera et nous n'aurons plus la force de produire quoi que ce soit. C'est bien ce qui arrive à notre figuier. Epuisé, il a renoncé. Il n'a plus la force de rembourser la dette.

Le Dieu dont nous parle Jésus dans cette parabole, le Dieu qui est son père et le nôtre, n'exige pas de remboursement. Il patiente. Il attend de se réjouir. Il espère.

Le terrain fertile que Dieu a donné au monde, c'est son amour sans faille et sa patience sans limite. Le mystère auquel nous ne pouvons par nous-même répondre, c'est que cet amour ait été livré aux hommes et qu'il ne fructifie que si rarement. Pourquoi certains entendent-ils la Parole de Dieu et pas les autres ? Nous n'en savons rien. C'est comme ça. Et nous n'avons pas à en savoir plus. Le secret qu'il nous est donné de connaître, c'est que la Parole de Dieu a été livrée à l'humanité avec toutes ses contradictions, ses limites, son incrédulité. Et que c'est un pari fou. Que la Parole fructifie ou pas dans le monde, ça ne nous revient pas. Ça ne revient qu'à Dieu.

Il nous appartient, à nous, de donner notre confiance au Dieu de la vie et de l'espérance. Nous pouvons, sans crainte, lui dire notre épuisement, notre hésitation, nos empêchements. Et malgré tout, avec lui, profondément, désirer porter du fruit. Quel que soit ce fruit, inattendu, inouï – ou banal et quotidien. Du raisin, de la figue ou autre chose. Nous pouvons lui dire que nous voulons vivre de son amour et de sa parole et revenir à la vie, dans la confiance. Nous pouvons planter nos racines profondément dans le sol, parce qu'il ne se dérobera pas. Alors nous verrons le monde et la vie autrement. Nous ne surveillerons plus nos branches avec inquiétude pour savoir si, oui ou non, ça pousse enfin. Notre seule inquiétude sera de ne plus être séparés de l'amour de Dieu. Parce qu'il n'y a pas de vie sans lui. Voilà la chance qui nous est offerte.

A quel Dieu accorderons-nous notre confiance ? Au Dieu qui exige, ou au Dieu qui nous fait confiance et pardonne jusqu'au bout, toujours, les doutes et les hésitations qui nous retiennent en arrière ? Au Dieu qui fait mourir, ou à celui qui espère toujours ? L'occasion nous est donnée de vivre de la foi.

Le vigneron intercède pour que le figuier ait le temps de se rétablir, il met tout en œuvre pour l'y aider. Ce temps qui s'ouvre, c'est le temps de la transformation. Le temps nécessaire pour que le figuier accueille la bonne nouvelle de la vie qui lui est donnée. Il est libre de l'accepter. Il est libre de porter du fruit ou non. Il peut dire oui à la joie retrouvée. Quelqu'un s'en soucie. Quelqu'un attend.

Frères et sœurs, vous n'épuiserez pas la terre. Vous n'épuiserez jamais le don qui vous est fait. Puisez dedans ! Plongez vos racines dans la terre, riche et inépuisable, que Dieu vous donne chaque jour et que personne ne peut vous enlever. Ce sont des fruits inattendus qui naîtront de ce don-là. Vous ne les donnerez pas par crainte, mais par certitude que vous en avez la liberté et que quelqu'un se réjouira toujours avec vous de ce que vous êtes vivants.

**AMEN.**

**Coordination nationale Evangélisation - Formation**  
Église protestante unie de France  
47 rue de Clichy  
75009 Paris

[evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr](mailto:evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr)